

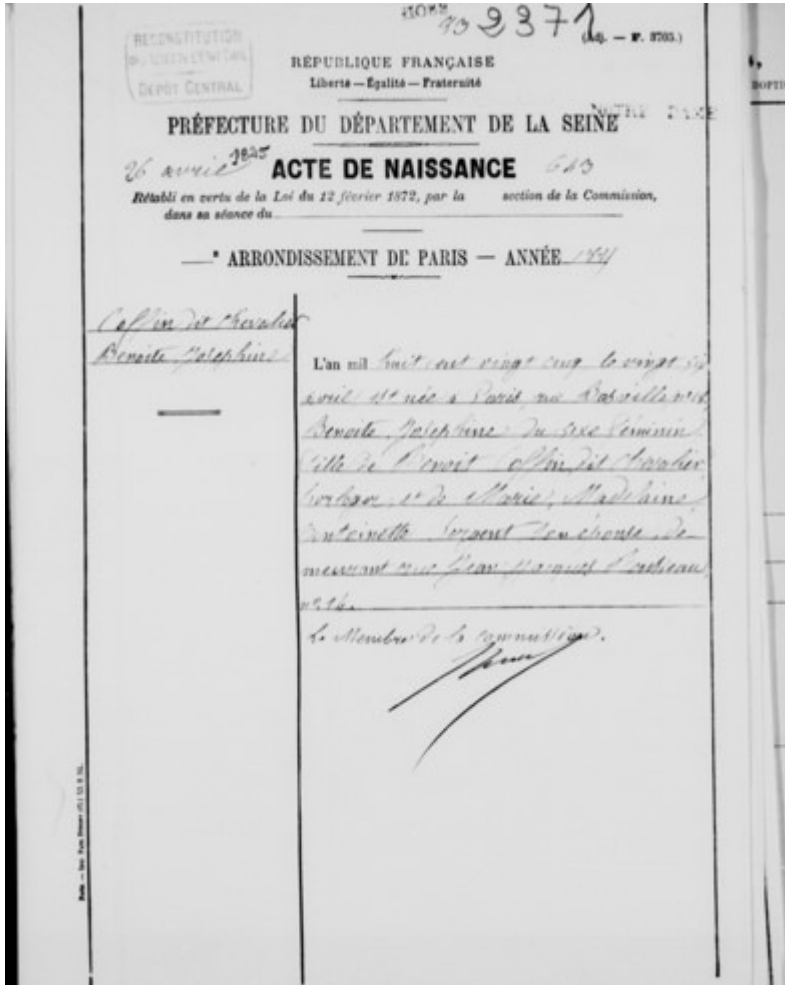
Joséphine Bowes, la comédienne devenue comtesse

Description

Dans la page spectacle du journal du Commerce du 26 juillet 1847, peut être lues quelques lignes concernant une actrice débutante dont personne n'aurait pu alors imaginer le destin :

“Mlle Delorme a de la gaité, une taille charmante, une voix agréable : alerte et vive, elle anime la scène, lance le mot avec esprit, et détache bien le couplet. Les auteurs doivent avoir les yeux fixés sur cette gentille comédienne, dont les rapides progrès réalisent à chaque création nouvelle les espérances que ses débuts avaient fait concevoir, et nous ne saurions trop engager le directeur à mettre en lumière les heureuses qualités qui la distinguent ”.

Joséphine Benoite Coffin-Chevallier, fille d'horloger.



Actes de naissance (état civil reconstitué) de Benoîte Joséphine Coffin dit Chevallier (Archives de Paris)

Née sous les prénoms de Joséphine Benoite Coffin dit Chevallier le 26 avril 1825 à Paris[1], elle est la fille cadette de Benoit Coffin dit Coffin-Chevallier[2]. Son père, fils d'une perruquier lyonnais, est au début du XIXe siècle horloger, exerçant un temps au Palais Royal[3]. En tant que membre de la Garde nationale parisienne restée attachée au retour de Louis XVIII, il reçoit sous la Restauration la décoration de la Fidélité[4].

En 1820, c'est au 14, rue Jean-Jacques Rousseau, adresse où il demeure, qu'il continue d'exercer son métier[5]. Puis en 1832, résidant alors au 18 rue Montmartre, il s'associe en tant que "Coffin Benoit dit Chevallier" avec Marie Marguerite Bornat marchande de bijoux pour un commerce de bijoux et d'horlogerie[6]. Mais, malheureusement, il fait faillite en janvier 1846[7].



Sœur aînée de Joséphine par Jacques Eugène Feyen (Musée Bowes)

Mademoiselle Delorme, comédienne au théâtre des Variétés.

La faillite de Benoit Coffin-Chevallier influence certainement le destin de sa fille Joséphine Benoîte. En effet, alors que sa sœur Anne Catherine de douze ans son aînée s'était mariée et avait fondé une famille[8], destin classique d'une jeune femme de petite bourgeoisie, Joséphine suit une autre voie et devient comédienne sous le nom de scène de Mademoiselle Delorme. Après des cours de théâtre au Conservatoire dans les classes de Laurent-Joseph Morin[9], en septembre 1846, son professeur chargé de la direction du théâtre des Variétés la fait signer pour trois ans[10]. Si l'on en croit certains journaux, il semble que ce soit son élève la plus talentueuse :

“ École lyrique. — Parmi les élèves de M. Morin qui ont joué vendredi dernier, à la Salle lyrique, nous avons remarqué un vrai talent, une jeune personne remplie de verve, d'esprit, d'entrain. Les autres élèves ont bien joué certainement ; nous pouvons citer Mlles Chapdeleine, Blanche, Thérèse, qui feraient de bons artistes ; mais la palme doit être décernée à Mlle Delorme, elle a conquis tous les suffrages dans le rôle du Capitaine Charlotte”[11].

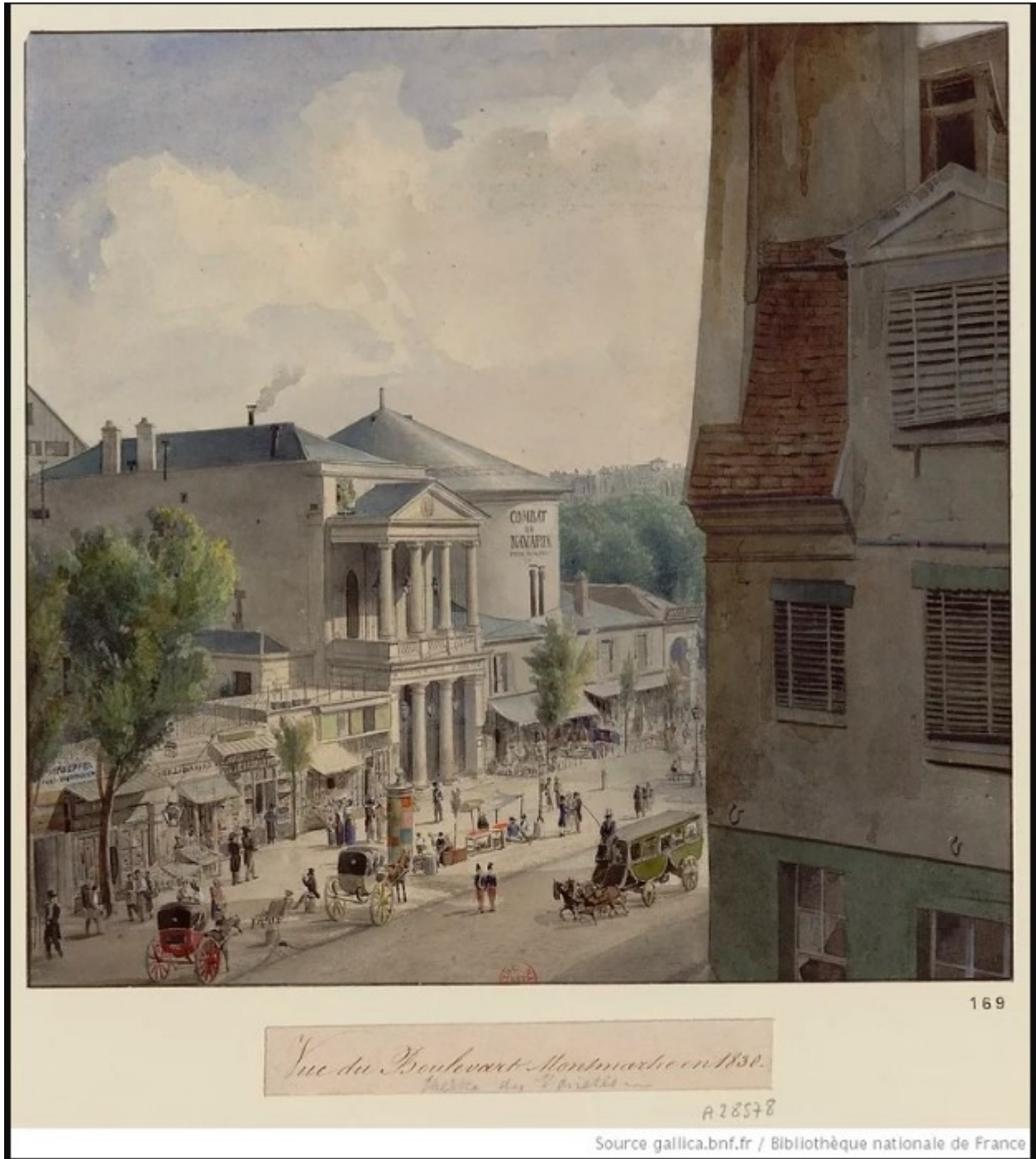
Et en avril 1847, on annonce bientôt ses débuts sur la scène du théâtre des Variétés :

“ Une jeune et belle personne qui s’est fait remarquer par sa grâce, sa tenue et sa diction élégantes, dans les soirées de la salle Chanteraine et de l’École Lyrique, Mlle Delorme débutera prochainement. On assure que M. Bayard écrit pour elle un rôle charmant.”[12]



Les Acteurs du Théâtre des Variétés dans L’Illustration du 17 Octobre 1846 (Gallica)

“... Aux Variétés, le foyer est une chambre lambrissée et peinte en couleur de chêne, qui n’a pour tout ornement qu’un buste de plâtre de Potier posé sur une console, un cadran accroché au mur, et un vieux fauteuil large et profond dont la possession est très enviée. Ici, la difficulté s’augmentait en se simplifiant. Flore, Hoffmann, Cachardy, Pérey, mademoiselle Delorme ; avaient à se représenter eux-mêmes. Il semble que rien ne soit plus aisé pour Hoffmann que de jouer le rôle d’Hoffmann, et que Flore ne doit pas prendre grand ‘peine à être Flore ; eh bien, l’on se trompe” Théophile Gautier (Histoire de l’art dramatique en France depuis vingt-cinq... v.5. Paris, Hetzel, 1859)



Théâtre des variétés (Gallica)

À ce moment, l'ancien parlementaire britannique âgé de 36 ans John Bowes fils illégitime, selon la loi écossaise, du dixième comte de Strathmore (qui, faute d'hériter du titre de son père hérita du moins d'une grande partie de sa fortune) s'est installé à Paris loin du puritanisme victorien. Il souhaite acquérir des parts au théâtre des Variétés[13] et tombe aussitôt amoureux de Joséphine[14]. Ainsi, il hâte le retour d'un séjour en Angleterre pour assister aux débuts de la comédienne. Débuts qu'elle tient dans un vaudeville en mai sous un rôle de travestissement applaudi par une partie de la critique :

“Mlle Delorme qui a débuté avec succès dans le rôle de Mlle Grabutot. (...) dit avec finesse, elle ne manque ni d’habitude, ni d’assurance, et tout fait espérer qu’elle occupera au théâtre un rang distingué”[15].

Durant l’été, dans la reprise *Turlurette*, on revoit

“ la gentille et sémillante Mlle Delorme. Il paraît décidément que cette jeune et piquante artiste est une précieuse acquisition pour le théâtre des Variétés.”[16].

Puis à l’automne dans le vaudeville *la fille à Nicot* où

“ on a vivement applaudi la verve de Mlle Delorme, fort gracieuse sous les traits de Théophile ”[17]

Si la *Tribune dramatique* loue régulièrement “ *les gracieux talents de Mlle Delorme*” comme un certain nombre de journaux[18] ; ce n’est pas le cas de tous les critiques théâtraux, ainsi on peut lire dès septembre 1847 :

“Ce vaudeville (...) ne contient d’autre rôle que celui de Mme Delorme. Elle y change trois fois de costume, et n’en est pas meilleure. M. Deligny a donc bien du temps perdre qu’il fasse des vaudevilles ? Mme Delorme est femme à tuer tant de pièces qu’elle en jouera. Pourquoi donc le directeur des Variétés, qu’on dit habile et intelligent, risque-t-il ainsi le succès de nouveautés sur la chance très éventuelle des costumes de Mme Delorme ? ”[19].

Alors que le *Tam-Tam* lorsqu’il parle d’elle indique

“ La spirituelle Mlle Delorme, des Variétés, si connue par ses naïvetés, donnait à dîner à plusieurs de ses anciens amis. Au champagne, on parlait chevaux, femmes, comme c’est l’habitude. Moi, disait l’un, j’adore les femmes juives ; et moi, répondait un second, les femmes grecques ; et moi, dit un troisième, je préfère la Romaine ; et vous, charmante Delorme ? — Moi, je préfère la chicorée. ”[20]

Pour le *Tintamarre* aux contenus satiriques, elle n’est qu’un sujet d’éternelles moqueries. Dès ses premiers pas sur scène ; le journal épingle avec une mauvaise foi son jeu[21], mais aussi son intelligence notamment dans la rubrique “*caquets*” (“*Mlle Delorme disait à sa camarade Ozy : Figure-toi, ma chère, que mon jardinier est un vrai poète ; il fait des ronds d’eau avec son arrosoir.*”[22])



Mademoiselle Déjazet dans le marquis de Lauzun (Gallica)

De par ses rôles de travestissements, on la compare souvent à la célèbre Déjazet ayant en 1845 signé un contrat de cinq ans au même théâtre des Variétés. La comparaison est toujours au désavantage de Delorme ; et cela même si elle possède de réelles qualités de jeu :

“elle (Mlle Delorme) a (...) la voix nette et incisive, le geste provocant, les allures vives, le regard pénétrant ; elle a l’originalité de l’attaque, l’initiative une grande partie des trésors de la comédienne (Mlle Déjazet) : elle n’a pas, au même degré l’art des nuances, la réserve qui arrête l’élan quand il le faut ; elle n’a pas dans les procédés la science, la souplesse, le je ne sais quoi de Mlle Déjazet : les qualités de Mlle Delorme toutefois sont réelles ; elle sait oser, rester elle, ce qui est beaucoup à une époque de copies. Elle s’est vu applaudir dans ce rolet de soubrette ; parce qu’elle a très heureusement et très finement rendu un type qui se perd tous les jours, parce qu’elle est franchement et naturellement gaie et spirituelle, montrant à qui les veut voir ses dents blanches, riant de tout son cœur, sans affectation, sans prétention, sans rien qui sente l’école”[23]

Joséphine mène grand train en ce début d’année 1848, si l’on en croit le *Siècle* du 16 janvier :

“Le dîner des chasseurs a eu lieu au Palais-Royal, chez le restaurateur Douix. Deux jours auparavant, dans ces mêmes salons, une des plus charmantes actrices de Paris, Mlle Delorme, avait donné un souper magnifique à ses camarades du théâtre des Variétés. Mlle Delorme célébrait par ce festin son installation dans un nouvel appartement qu’elle habite rue de Rougemont, et n’avait pas voulu pendre la crémaillère chez elle, de peur de compromettre la fraîcheur et l’éclat d’un appartement ont la décoration et le mobilier ont coûté, dit-on, cent cinquante mille francs”[24]

Lors de la révolution de 1848, John Bowes part prudemment pour Londres. Delorme joue encore le 17 mars[25], mais comme un certain nombre de comédiennes au début d’avril elle n’est plus à Paris[26]. Elle rejoint Londres où elle retrouve John Bowes, même si accompagnée de sa mère, elle réside pendant trois mois dans un hôtel à Leicester square[27]. Voici comment cela est annoncé dans les journaux :

“Un congé de quinze jours vient d’être accordé par M. Morin, à Mlle Déjazet, qui est allée le passer à Gand. — M. Delorme, la cheville ouvrière des Variétés, est à Londres[28].”

De retour à Paris en août, elle reprend son rôle dans la pièce *Madeline et Madelinette* qui n’avait pu être représentée que deux fois en avril. Elle y rencontre un certain succès et la pièce est représentée jusqu’à la fin du mois[29]. Puis elle joue dans un *“Candide”*, pièce sans grandes qualités si ce n’est celle de permettre à Delorme de changer plusieurs fois de costumes[30]. Elle ne rencontre pas beaucoup plus de succès début octobre dans *Mignonne*[31], et cela même si Théophile Gautier écrit concernant sa prestation :

“La manière dont Mlle Delorme a compris et rendu toutes ces nuances prouve chez cette jeune actrice une ardeur au travail qui est malheureusement rare parmi les notabilités féminines de nos scènes secondaires. Encore quelques créations de ce genre, et Mlle Delorme marquera son rang parmi la troupe des Variétés” [32]

Mais sa situation particulière de maîtresse du propriétaire du théâtre des Variétés commence à poser question, malheur à qui ne lui plaît pas[33]; comme le montre deux articles du *Messenger des théâtres et des arts*, le premier dans son interprétation de *Mignonne* :

“ Mignonne, c’est Mlle Delorme ce petit démon qui paraît tourmenté de l’idée de rappeler un jour Mlle Déjazet. Mlle Delorme a déjà une grande importance, on lui fait des rôles ; les auteurs se disent déjà : je destine cette pièce à Mlle Delorme, Mlle Delorme me jouera cela à ravir. Elle est arrivée du premier coup, et pour ainsi dire sans effort à ce résultat suprême qui est le but lointain et décevant de toute jeune ambition dramatique. Mlle Delorme a eu du bonheur, de la chance, comme on dit au théâtre, mais si elle n’avait eu que cela, il y a bien longtemps qu’elle sera oubliée. Beaucoup de vivacité, de l’esprit, une grâce égrillarde et piquante, un organe incisif, voilà les qualités qui l’ont fait si vite réussir et lui ont donné une position qu’elle doit chercher à maintenir ; ajoutez à cela que Mlle Delorme s’habille comme un ange.”[34]

Et le second du 29 décembre :

“ (...) Mlle Delorme est un personnage au théâtre de variétés. On lui fait des rôles, on a pour elle des complaisances qui la perdront. Mademoiselle Delorme est arrivée à cette position sans lutte, sans combats, sans études. Un talent exceptionnel justifierait seul cette anomalie théâtrale. Mais ce talent, mademoiselle Delorme ne l'a pas ; elle ne l'aura jamais si on ne lui dit pas sincèrement la vérité. Il faut se dépêcher car mademoiselle Delorme n'est déjà plus une adolescente (...)”

En décembre 1848 Déjazet tombe malade et reste absente des planches pendant quelques semaines. Certains journaux reprochent alors à Delorme de profiter de cette absence pour asseoir son importance et tout faire pour essayer de retarder la rentrée de sa rivale[35]. À cette période, Delorme enchaîne quelques échecs comme *École normande* fin décembre, puis *la reine d'Yvetot* le 18 janvier. Le National écrivit :

“Cette pièce aurait pu devenir supportable si mademoiselle Déjazet eût suppléé par son esprit charmant à la fadeur du sujet. Abandonnée à mademoiselle Delorme, la pièce est restée insipide. (...)”

Delorme tient durant un mois, d'avril à mai, le rôle principal dans *Beautés de la cour* avec un certain succès même si le *Journal des débats politiques et littéraires* du 23 avril 1849 écrit :

“Mlle Delorme est poussée à coup sûr par le démon de la comédie ; la comédie est son rêve ; elle y pense la nuit, elle y pense le jour ; elle veut y arriver, elle arrivera, car elle a le pied leste, la voix fraîche et la mine éveillée ; mais, pour Dieu ! pas vite pas si vite ! on arrive toujours quand on doit arriver.”

Elle est absente des planches pendant trois mois, il est dit qu'elle est souffrante[36]. Mais un journal du 10 juillet se fait plus que rassurant :

“ mademoiselle Delorme pourrait bien ne pas tarder à faire sa rentrée, qui aura lieu par un ouvrage important. La retraite de cette charmante actrice n'était donc qu'une retraite d'études faites à l'ombre des beaux arbres de sa délicieuse campagne d'Auteuil .”

Elle passa effectivement l'été à Auteuil dans une maison de campagne qu'elle achète avec les finances de Bowes[37]. Elle est même remarquée au bal de cette commune de la mi-août avec d'autres comédiennes parisiennes où elle eut du succès pour “ ses *diamants et son anglais* ”[38].

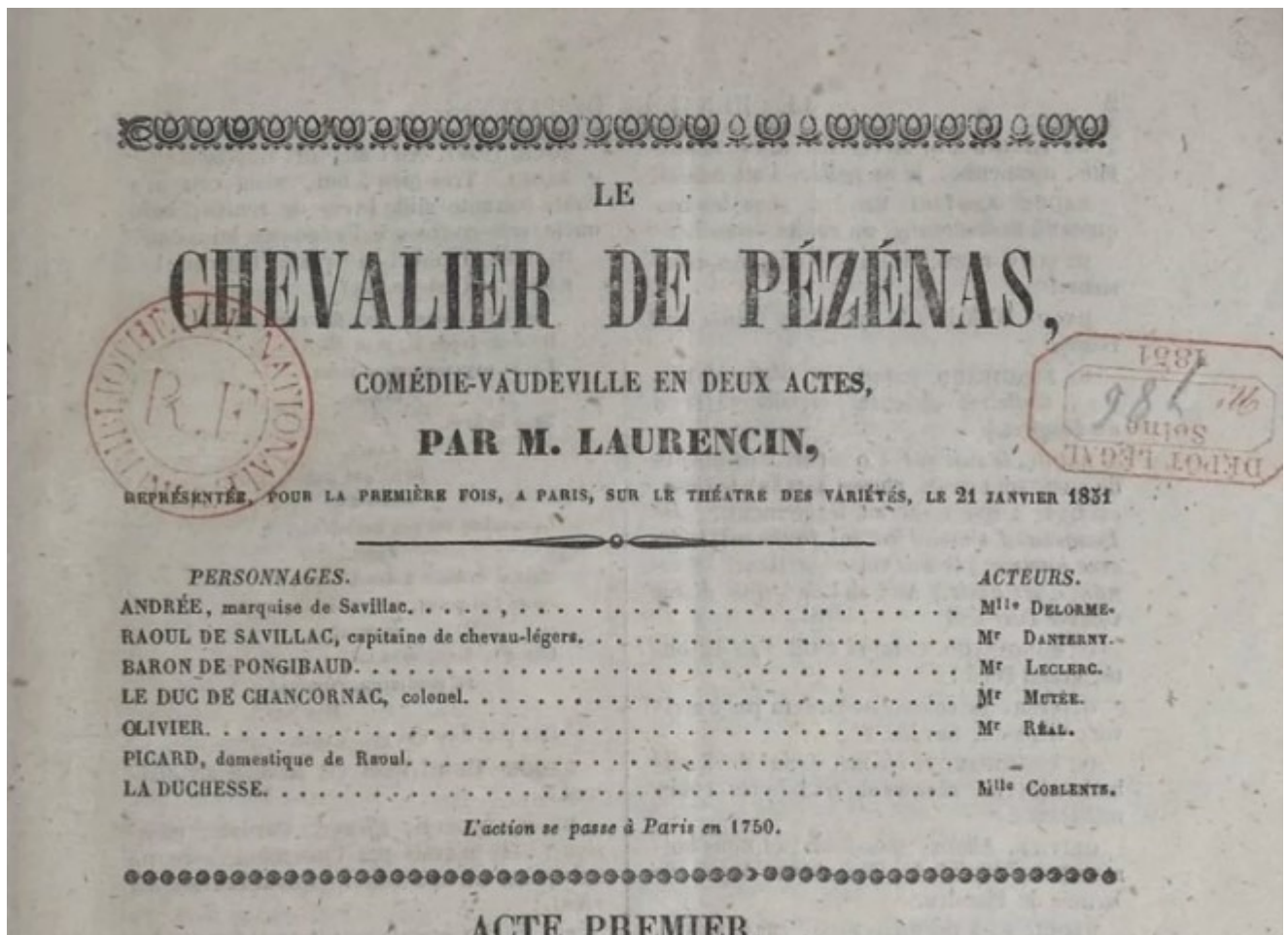


Portrait de Mademoiselle Delorme par Antoine Dury (Musée Bowes)

En 1850, le contrat de Déjazet n'est pas renouvelé et Delorme prend encore plus d'importance au sein du théâtre[39], entraînant encore plus l'animosité de certains critiques grands admirateurs de son illustre aînée[40]. La rumeur court même que Bowes a acheté le théâtre des Variétés sous le nom de Mademoiselle Delorme, voir tout simplement pour elle[41]. Certains journaux sont très explicites sur le sujet :

“(…), mais nous ne voulons pas parler des Variétés. Ce théâtre est dans une si singulière position, que l'on peut craindre un changement complet dans son personnel administratif, en moins de temps qu'il n'en faut à mademoiselle Delorme pour faire sa toilette ou pour changer de caprice. — Supposons, par exemple, que cette demoiselle ait mal dormi, la nuit ; le matin, elle se lève maussade ; crac, le soir, M. Thibaudeau n'est plus son premier commis, avec le titre de directeur. Ah ! ça, mais, dira-t-on peut-être, c'est donc mademoiselle Delorme qui nomme et dénomme, à volonté, le directeur du théâtre des Variétés ? — Mais oui. C'est comme ça en vertu d'une ordonnance qui date de bien loin, bien loin, du temps de l'empire —, laquelle ordonnance accorde le privilège de ce théâtre au propriétaire de l'immeuble. — On a bien raison de dire que l'Empereur a fait des fautes ! — Enfin, c'est comme ça, et mademoiselle Delorme est le directeur véritable de ce théâtre, que son parrain qui est quelque chose comme rentier en Angleterre lui a donné pour ses étrennes. Alors, elle peut bien en faire ce qu'elle veut de ce théâtre ; et s'il lui plaisait, par aventure, de le vendre un de ces jours, à son porteur d'eau qui aurait gagné les 400,000 fr. que vous savez, eh bien le porteur d'eau de mademoiselle Delorme deviendrait le directeur du théâtre des Variétés, et mademoiselle Déjazet, M. Arnal, M. Leclère et tout le monde de la maison le salueraient en bon porteur d'eau. — Fouchtra ! Vous voyez bien qu'on ne peut rien dire de ce théâtre tombé en quenouille. (...)” [42]

C'est à cette période que Dury la représente, tableau qui fut exposé au Grand salon de 1850 avec notamment un portrait de Thibaudeau[43]. On peut voir une photographie de Joséphine datant de 1852 [ici](#).



Portrait de Mademoiselle Delorme par Antoine Dury (Musée Bowes)

En janvier 1851 Delorme est annoncé dans un vaudeville à travestissement *le chevalier de Pezenas* qui sera son dernier rôle[44]. Le 7 juillet 1850, Le Tintamarre ne manque pas une fois de plus de se

déchaîner contre l'actrice et insiste sur ses piètres qualités de jeu :

“Variétés. — L'espace nous manque pour rendre justice à l'actrice anguleuse et sèche qui dirige ce théâtre. La dernière création de Mlle Delorme — est de ces événements qu'il faut annoncer avec la plus grande précaution. Et nous avons besoin de huit jours pour décrire sans émotion et sans colère les impressions et les insomnies qu'elle nous a causées, la malheureuse !... O Thibaudeau, : ô Booz, ô Boulé, retirez-nous nos entrées ; il n'est que temps (...).”[45].

Quelques semaines plus tard, le même journal se réjouit de l'arrêt de la carrière de la comédienne :

“L'engagement de Mlle Delorme n'a pas été renouvelé, dit-on. On voit que l'administration Variétés ne cesse de s'occuper des plaisirs du public.”[46]



*Chevalier de Pezenas, — mademoiselle Delorme**
Mlle Delorme en chevalier de Pezenas,
daguerrotype théâtral du 19 février 1851
(Gallica)

D'actrice entretenue à comtesse de Montalbo

Même si Joséphine a cessé son métier d'actrice ; Bowes est encore propriétaire pour quelques années du théâtre des Variétés[47]. En mai 1851, il engage Carlier en tant que directeur[48]. Mais face à la mauvaise gestion de ce dernier, il doit le renvoyer pour reprendre l'administration le 16 janvier 1854[49] et compenser financièrement les trop nombreux auteurs signés par l'ex-directeur[50]. À partir

du 16 mai 1855, il nomme Coigniard directeur. Bowes connaît donc bien des déboires avec le théâtre des Variétés[51] et réussit, non sans quelques pertes[52], à le vendre en 1858[53] [54]. *Le Moniteur de la Martinique* eut cette formule fort judicieuse le 27 mai 1855

“la direction des Variétés d'où se retire M. Bowes, Anglais excentrique, qui avait acheté ce théâtre par curiosité, qui l'a dirigé par passe-temps et qui le quitte par ennui”[55].



John Bowes, Esq. (1811-1885) par Jacques Eugène Feyen (Musée Bowes)

Ces pertes sont largement compensées par son haras et ses nombreux chevaux gagnants régulièrement des courses prestigieuses[56] et ses activités industrielles en Angleterre.

Bowes et Joséphine emménagent ensemble à l'automne 1851 dans une maison d'un quartier chic de Paris, la Cité d'Antin, qu'ils décorent luxueusement[57]. Benoit Coffin le père de Joséphine décède le 25 août 1852 au 8 rue Cadet à 72 ans[58], quelques semaines après le mariage civil de sa fille avec John Bowes[59]. Dans le milieu des demi-mondaines, c'est un fait plus que rare, mariage qui est de plus célébré religieusement dans l'église de la paroisse St Marylebone à Londres le 3 août 1854.

Rien n'est trop beau pour Joséphine qui est connue pour sa passion de la mode et des diamants[60]. En témoignage de son amour Bowes offre à Joséphine en cadeau de mariage le château à Louveciennes de Madame du Barry maîtresse de Louis XV[61].



Le couple partage une passion commune des Arts[62] et John est grand collectionneur de manuscrits et lettres[63]. À partir de 1855, John et Joséphine louent un hôtel particulier à Paris au 7 rue de Berlin (aujourd'hui rue de Liège) qu'il va acheter quelques années plus tard. Auguste Pellechet puis son fils s'assurent des aménagements. La décoration intérieure est laissée entre les mains du célèbre décorateur de l'époque Monbro. Joséphine peut ainsi recevoir somptueusement. Elle organise un salon qui est prisé des artistes et des intellectuels [64]. Ils y donnent à l'occasion de somptueux bals[65] :

“ Parlons d'un autre bal, c'est-à-dire d'un essai de bal, chez un Anglais, M. Bowes. C'était un salon qui s'ouvrait ; aussi y voyait-on peu de personnes du noble faubourg. Il se réserve toujours pour les salons en vogue. En revanche, la société étrangère est moins exigeante et ne demande qu'à s'amuser : elle va partout. C'est pourquoi nous avons vu, dans cette soirée, quelques jolies Espagnoles de l'Amérique, entre autres mesdemoiselles Salcedo de Incera. ”

[66]

Est-ce pour que Joséphine soit mieux intégrée dans la Haute Société qu'en août 1868 John lui offre le titre saint-marinais de comtesse de Montalbo[67] ? Joséphine de son côté offre à Napoléon III une œuvre inachevée du peintre Gros, *Napoléon Ier remettant les croix de la Légion d'honneur aux artistes, au Salon de 1808* .[68]



Napoléon Ier visite le Salon du Louvre et distribue aux artistes des croix de la Légion d'honneur, Jean Gros (RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Gérard Blot En dépôt au château de Versailles)

Cette période de légèreté est assombrie par le décès de la mère de Joséphine, Marie Madeleine Antoinette Sergent, fille de Nicolas Anne Gabriel Sergent un ancien révolutionnaire ([cf. article](#)) [69], qui tombe malade et décède durant l'été 1866[70].

Joséphine Bowes, peintre, mécène et collectionneuse

Ayant abandonné le théâtre, Joséphine exprime sa nature créative dans la peinture. Ayant peur des traversées de la Manche, elle attend quelquefois des conditions optimales pour rejoindre l'Angleterre plusieurs semaines de suite. Elle en profite ainsi pour peindre des paysages maritimes. Elle se perfectionne grâce à des cours de dessin qu'elle suit auprès de Karl Joseph Kuwasseg paysagiste de renom[71]. Son talent est reconnu par l'Académie des Beaux-Arts lorsque *Lisière d'une Forêt* est acceptée au Salon de Paris de 1867[72]. *La Semaine des familles* de juin de la même année ne

semble pas insensible au charme de l'œuvre :

“salon de 1867 –Une autre femme, madame Bowes, a peint la Lisière d'une forêt dans laquelle se creusent des perspectives profondes. Les effets d'ombres et de lumière sont bien compris et bien rendus.[73] ”

Quant au *Moniteur des arts* du 7 juin :

“Salon de 1867 — Me Bowes expose une lisière de forêt qui accuse chez l'artiste une façon excellente d'envisager la nature, et se fait sérieusement remarquer au milieu du grand nombre de paysages exposés au Salon”

Joséphine est présente à nouveau aux Salons de 1868[74], 1869[75] et 1870.[76] . *Le Moniteur des arts* lors d'un long article consacré à celui de 1869 écrit ces quelques mots, la concernant :

“Mme Bowes manie en artiste accomplie son pinceau d'amateur et de femme du monde. Son paysage intitulé : En Savoie, fait mieux connaître que toutes les descriptions la beauté pittoresque de ce pays annexé [77]”.

À la fin des années 1860, le couple avait acquis une chaumière à Cernay le Roy (entre la vallée de la Chevreuse et la forêt de Rambouillet)[78], afin que Joséphine puisse s'inspirer des paysages de la région.



Souvenirs de Savoie, lever de soleil dans les montagnes par Joséphine Bowes (Musée Bowes)

Le musée, projet d'un couple fusionnel

Le couple Bowes qui vit sur un pied d'égalité, situation fort rare à l'époque[79], malheureusement ne peut pas avoir d'enfants. De l'héritage qu'ils ne peuvent léguer, et dans un but philanthropique de faire découvrir les arts au plus grand nombre, John et Joséphine décident de créer un musée. Ils choisissent le comté de Durham où se trouve Teesdale, la maison familiale de John. Pour ce projet, Joséphine vend le château de Louveciennes. Le couple Bowes fait construire un château à la française dessiné par l'architecte français Jules Pellechet, le Barnard Castle. Et la première pierre est posée par Joséphine en 1869[80]. Vu la différence d'âge entre les époux, un appartement était prévu

pour elle afin qu'elle puisse gérer le musée à la mort de John.

Les achats qui sont à la hauteur de leur fortune, pourraient peut-être être considérés comme compulsifs ; en effet plus de 15 000 objets décoratifs ou œuvres d'art ont été acquis durant une décennie. Cette collection comprend des œuvres du Greco Canaletto, Turner, Van Dyck, Goya. De par son maître Kuwasseg, lui ayant fait connaître nombre de ses amis peintre, et ses expositions aux salons, Joséphine y intégra de nombreux artistes français contemporains dont Courbet, Corot, Boudin, Fantin-Latour et des peintres de l'école de Barbizon[81].

Et très certainement, de par son enfance et le métier qu'exerça son père, elle s'intéresse aussi aux arts décoratifs. Elle entretient des relations avec nombres d'artistes en tant que mécène dont le verrier Émile Gallé[82]. Une des pièces les plus importantes du musée est un [automate cygne en argent](#) du XVIIIe siècle.

En 1870, le couple se trouve en Grande-Bretagne lorsque la guerre est déclarée entre la France et la Prusse. Ils ont néanmoins connaissance des événements en entretenant une abondante relation épistolaire[83]. Leurs œuvres exposées dans la galerie temporaire située rue Blomet, quartier Vaugirard à Paris et dont le conservateur est le peintre marchand Benjamin Gogué, échappent par miracle à un bombardement, un obus tombant dans le jardin sans faire de dégâts[84].

Mais le temps du bonheur n'est plus qu'un lointain souvenir. Sa sœur décède en janvier 1872 et sa dépouille est transférée au cimetière Montmartre.

Décès

Joséphine, d'une constitution fragile, meurt à 49 ans le 9 février 1874 dans son hôtel particulier. Sa disparition plonge son époux dans le désespoir. Ainsi il écrit à un ami proche lui ayant présenté ses condoléances :

" We lived so much together and separated from the rest of the world and occupied with the same pursuits and objects that her loss coming so suddenly is doubly severe and leaves me very lonely and wretched."[85].

Elle est aussi pleurée par les artistes qu'elle soutenait, ainsi Émile Gallé, exprime son regret sincère *" pour la perte de cet esprit généreux... cette haute appréciation du beau, l'exquise délicatesse du goût, cet amour vif de l'art, qui fit de Madame Bowes une mécène éclairée, aimée des artistes"*[86].

Le Gaulois dans son édition du 7 mars rappelle ses talents de peintre

" nous avons le regret d'annoncer la mort de Mme Joséphine Bowes, comtesse de Montalbo, dont la bonté et les talents comme paysagiste laisseront d'ineffables souvenirs ".

Les funérailles sont à la hauteur du chagrin et de la fortune du veuf éploré, allant même jusqu'à choquer une partie de la presse. Voici quelques titres de l'époque :

Le Gaulois du 19 février 1874

" hier à midi, ont été célébrés, à l'église de la Trinité, les obsèques de Mme Bowes, comtesse de Montalbo, décédée rue de Berlin. Le corps a été provisoirement déposé dans un des caveaux de l'église."

Le XIXE siècle du 20 février 1874 :

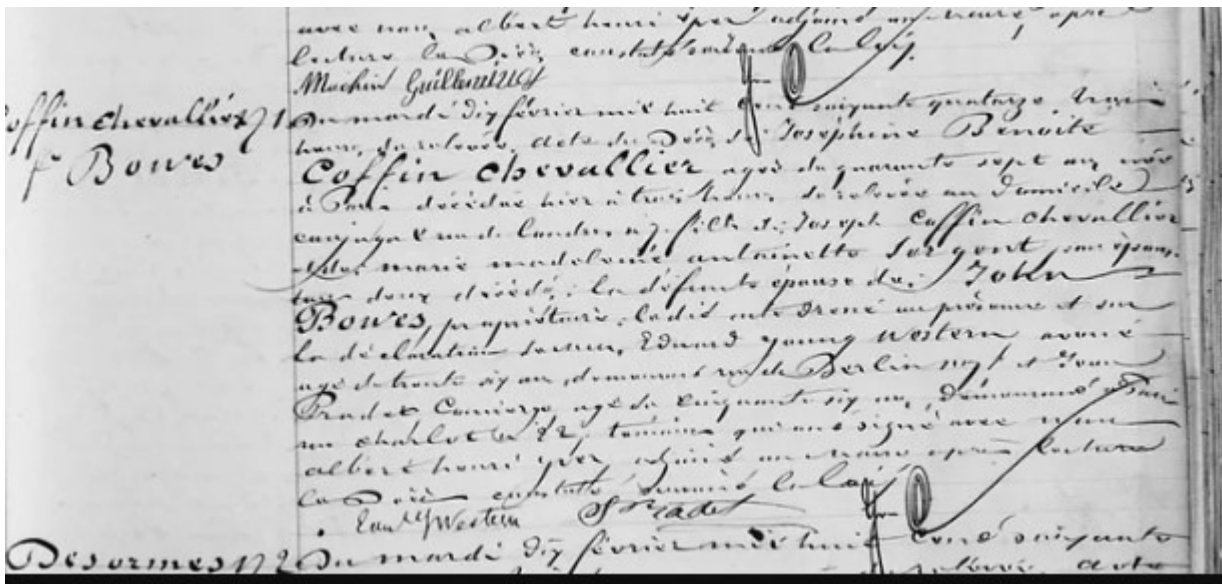
“ Mlle Delorme, ancienne actrice des Variétés vient de mourir. Il y a une quinzaine d'années, Mlle Delorme avait épousé un Anglais très riche, sir Bowes, qui fut un instant directeur des Variétés. Il n'y avait pas moins de six chevaux caparaçonnés attelés au char funèbre. On raconte que revêtue d'une magnifique toilette de satin blanc, et portant tous ses diamants, Mistress Bowes a été placée dans un cercueil de cristal. Elle sera enterrée avec toutes ses richesses. Les obsèques qui ont eu lieu à l'église de la Trinité coûteront une vingtaine de mille francs. ”

La Presse du 19 février quant à elle était plus caustique :

“Cela peut coûter cher de mourir ! c'est ainsi qu'hier a eu lieu à la Trinité le service funèbre d'une américaine Mme J. Bowes, comtesse de Montalbo. Toute l'église était tendue de crêpe, lamé d'argent, et six chevaux traînaient le char. La cérémonie est revenue au total, à 18, 000 Fr. environ”.

Sa terre d'adoption ne l'oublie pas comme le précise le XIXe du 6 avril 1874 :

“En racontant dernièrement le meeting tenu à Barnard-Castel dans le but d'honorer la mémoire de Mme Bowes, l'ancienne actrice des Variétés nous avons omis de mentionner un acte qui faite le plus grand honneur à notre compatriote : Mme Bowes après avoir, avec beaucoup de soins et de dépenses réuni dans sa magnifique résidence un grand nombre de tableaux précieux, avait eu l'idée tout artistique de former une galerie très importante et très curieuse, gracieusement ouverte au public. L'idée de Madame Bowes lui survivra et recommandera son nom au souvenir des habitants du district qui se montrent si reconnaissants envers elle. (Paul Valentin)”



Actes de décès de Joséphine Coffin Chevallier (Archives de Paris , V4E 3515)

Le veuf s'éloigne de ce projet, et se remarie en 1877 avec Alphonsie Coysevox de Saint-Amand, union qui n'aurait pas été heureuse, John envisage même à un moment le divorce[87].

La construction du château et l'acquisition des œuvres mettent à mal les finances de John Bowes. Toutefois, en 1880, il établit le premier catalogue pour expédier les tableaux et objets au château de Burham. Gambetta, président alors du conseil, persuadé que ces toiles ayant été enlevées du musée du Louvre en 1870 ordonne une perquisition rue de Berlin, créant un incident diplomatique[88]. John décède en 1885, et une partie de sa fortune revient à sa veuve[89]. Cette dernière, jalouse du souvenir de Joséphine détruisit toute la correspondance entre Joséphine et John excepté une unique lettre.



Alphonse de Saint-Amand, 1860,
photograph. CC0 Paris Musées/Maisons
de Victor Hugo Paris-Guernesey.

Et, après de nombreuses difficultés, témoignage de l'amour fusionnel entre John et Joséphine et de leur passion commune pour l'art, le musée ouvre ses portes en 1892. Les dépouilles de John et Joséphine sont transférées dans la chapelle catholique de St Mary située dans le domaine de Barnard Castle et proche de leur rêve, leur musée[90].



Le Musée Bowes (photographié par Alden Chadwick)

Références :

- [1] Archives de Paris, état civil reconstitué (5mi0276) acte de naissance en date du 26 avril 1825 de Benoîte Joséphine Coffin dit Chevallier au 18 rue Basville fille de Benoît Coffin dit Chevallier horloger et de Marie Madeleine Antoinette Sergent son épouse demeurant au 14 rue Jean Jacques Rousseau.
- [2] Selon son acte de baptême du 2 juillet, il était né le 1^{er} juillet 1778 rue Longue, fils de Pierre Coffin-Chevallier me perruquier et de Marie Anne Chapuis. (Archives de Lyon — paroisse Saint-Pierre Saint-Saturnin — 01/01/1778 — 30/12/1778 — Registre — Baptême —1 GG640 — Vue 44/83). Sous le patronyme de Coffin, son père veuf de Marie Bosier avait épousé Marie Anne Chapuis fille d'un voiturier par terre (sic) le 2 mars 1767 (Archives municipales de Lyon — Saint-Vincent — 03/01/1767 — 31/12/1767 — Registre — Baptêmes — Mariages — Sépultures —1 GG254 — Vue 9/45). Pierre Coffin dit Chevallier veuf en secondes noces et devenu coutelier décéda rue de la Palme le 27 août 1793 à l'âge de soixante-quatre ans (Archives municipales de Lyon [1793-1796] — 06/08/1793-12 brumaire an II [02/11/1793] — Registre — Décès —2 E8 — Vue 45/239) Le couple avait eu plusieurs enfants sous le patronyme Coffin baptisés paroisse Saint-Pierre Saint-Saturnin. Une mention « *Coffin dit Chevalier* » fut ajoutée à leurs actes de baptême en raison d'un jugement du tribunal de 1^{re} instance datant du 16 messidor an XI. Une épouse d'un frère de Benoit était encore vivante et habitait Lyon sous le nom de Mme Chevallier le 23 juin 1857, date où elle adressa à M. Bowes une lettre d'anniversaire (archives du Musée Bowes [JB/2/9/1] « *My dear and much loved nephew* »).
- [3] On peut suivre sa carrière dès 1803 où il exerce chez Dieudonné Kinable au 131, Palais Égalité (Palais Royal) (un Benoit Chevalier travaillant et demeurant chez Monsieur Kinable se fit dérober sur son établi le 6 messidor an XI une montre en or [Archive de la police division de la butte des Moulins cité sur le site [éclat de bois](#)]/selon l'almanach du commerce de Paris, des départements de l'empire français et des principales villes

de La Tynna [consultables sur Gallica, excepté les années 1811, 1814 sur google book], en 1802, Kinable exerçait au palais du tribunal, galerie de pierre 131.) Puis Benoît s'associe un temps à Pierre Antoine Alexandre Chevallier maître horloger demeurant 5 rue de Bondy, époux de Marie Victoire Furet fille d'un horloger rue Saint-Honoré durant la Révolution (cité sur le site éclat de bois). On le retrouve en 1810 au 21 rue Coquillière (selon *l'almanach du commerce de Paris, des départements de l'empire français et des principales villes de 1810, à 1813*, il est indiqué qu'un dénommé Coffin-Chevallier au 21 rue Coquillière à Paris y exerce le métier d'horloger selon le même almanach un Chevallier exerce en tant qu'horloger de 1804 à 1808 au 23 rue Coquillière) Puis Benoit Coffin-Chevallier s'installe au Palais-Royal vers 1817 (Bernard Roobaert Hon FBHI, version janvier 2022, *Les horlogers du Palais-Royal de Paris : contribution à la chronologie* : « Cheval [I]er, Benoit Horloger au Palais-Royal n° 34 – 1817-18 ».) Il signe sur le cadran de ses pendules « Cfin Chevallier », voir la vente aux enchères à la Maison des Antiquités de Wertheim à Berlin les 25 et 26 mars 1930 d'une pendule de cheminée en bronze doré représentant Napoléon en arlequin désignant un aigle. On peut lire sur le cadran : « Cfin. Chevalier Palais-Royal. » https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/wertheim1930_03_25. Un modèle similaire à cette description est cité dans la gazette Drouot <https://www.gazette-drouot.com/en/lots/41108>. Notons qu'il fut mis en vente en mars 2022 sur Proantic une pendule d'époque Restauration (vers 1817) en bronze doré à l'allégorie de la Musique — Le cadran est lui aussi signé : « Cfin Chevallier palais royal n°34 à Paris » Enfin, selon *l'almanach du commerce de Paris, des départements de l'empire français et des principales villes de 1817*, un Chevalier horloger au 35 de la galerie de Pierre du Palais-Royal y exerçait.

[4] <https://fr-academic.com/dic.nsf/frwiki/548678>. La médaille et le diplôme l'accompagnant sont au nom de M. Chevallier (Benoit) horloger membre de la cavalerie de la garde nationale sont conservés au Musée Bowes.

[5] Selon *l'almanach du commerce de Paris, des départements de l'empire français et des principales villes de 1820 et 1822*, il y exerçait en tant que Chevalier. *Le Bazar parisien, ou Annuaire raisonné de l'industrie des premiers artistes et fabricans de Paris de 1826* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65838751> indique : « CHEVALIER, rue J.-J. –Rousseau n, 14. » Dans *l'Annuaire général du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration : ou almanach des 500.000 adresses de Paris, des départements et des pays étrangers de Firmin-Didot frères (Paris) 1846* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62906378> : « Chevalier, horloger-mécanicien, Montmartre, 13 »

[6] Archives de Paris tribunal de commerce D31u3-52 (cité par le site [éclat de bois](http://eclatdebois.com)) Il est indiqué Cossin

[7] *Le Commerce* du 22 février 1846 Retronews : « tribunal de commerce de Paris, déclarations de faillites du 20 janvier — sieur Chevallier, horloger, rue Montmartre, 13. Juges, M. Leroy syndic prov. M Pellerin rue Le Pelletier 16 — Assemblée des créanciers au tribunal de commerce le 28 février » *L'Esprit public* du 28 février 1846 Retronews : « Le sieur Chevallier, horloger, syndicat à 9h »

Le Droit du 22 mai 1846 Retronews : « PRODUCTION DE TITRES. Sont invités à produire dans le délai de vingt jours, à partir de ce jour, leurs titres de créances, accompagnés d'un bordereau sur papier timbré, indicatif des sommes à réclamer, MM. les créanciers :

Du sieur CHEVALLIER, horloger, rue Montmartre, 13, entre les mains de MM. Peellerin, rue Lepelletier, 16, et Parly, rue du Coq saint-honoré, 11, syndicats de la faillite. (N° 5912 du greffe.) »

[8] Nous lui connaissons au moins une sœur aînée Anne Catherine née le 16 octobre 1813 (10^e arrondissement ancien) qui épouse un Gilbert Vacquant. De leur union, ils eurent au moins une fille Antoinette Anne née à Paris le 29 mars 1836. Cette dernière épousa le 9 juin 1853 dans la mairie du 4^e Eugène Froidfond négociant (Actes de l'état civil reconstitué — 09/06/1853 09/06/1853 — Mariages 5Mi1 2238) ; Cm 2 juin 1853 devant notaire Fould (?). Le couple Froidfond eut une fille prénommée Anne qui, de son mariage avec un dénommé Jacob demeurant 16, rue des Bourdonnais eut une fille prénommée Eugénie (lettre de Mme Froidfond du 8 rue de Muette à Maison Laffitte à John Bowes [archives du Musée Bowes JB/2/10/14] et lettre d'Eugénie Jacob fille de Madame Froidfond adressée

à John Bowes [archives Musée Bowes JB/2/9/5] les deux commençant par l'en-tête « *Mon cher oncle* »). Anne Catherine Coffin-Chevallier épouse Vacquant décéda le 2 janvier 1872 et fut transférée au cimetière Montmartre le 6 janvier 1872 (lettre du 8 janvier 1872 avec facture jointe [dépenses des funérailles du 11 janvier 1872] de E. Froidfond de Choisy-Le-Roi à John Bowes [Archives du Musée Bowes JB/2/10/9/2] où elle rejoignit celle de ses parents et [Lettre de G. Vacquand adressée à John Bowes (Archives du musée Bowes JB/2/10/1/36) concernant exhumation de corps pour le cimetière de Montmartre dont M. Chevallier]

[9] Dans le *Mercure des théâtres* du 29 janvier 1846, on note le rôle de Mirecourt tenu par Mlle Delorme dans la comédie en un acte *la Prévention* jouée au Théâtre-Français et dans celui du 6 septembre de la même année celui de Volnys dans la marquise de Senneterre. Dans celui du 24 décembre, on peut lire dans la rubrique élève : « *Dans le Capitaine Charlotte, Mlle Delorme a rappelé quelquefois, avec assez de bonheur, Mlle Déjazet qu'elle semble avoir voulu copier.* »

[10] *La Tribune dramatique : revue théâtrale, artistique, littéraire et des modes* du 6 septembre 1846 : « *M. Morin dont la classe obtient tant de succès au Conservatoire et qui obtenu il y a six mois presque tous les prix, vient de faire recevoir et engager pour trois ans, aux Variétés, une jeune personne, Mlle Delorme, qui a donné dans les représentations de l'École lyrique, des preuves éclatantes d'un talent plein d'avenir* » <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5447834s>

[11] *L'Œil du diable : furet des salons et des coulisses* du 10 décembre 1846 Retronews

[12] *La Tribune dramatique : revue théâtrale, artistique, littéraire et des modes* de 1847 (p 71) <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9211544>

[13] Désir d'achat datant de 1846 et finalisé en juillet 1847. Mais selon *la jurisprudence du notariat*, du 1^{er} janvier 1855 il est indiqué que par acte devant notaire Crétus vend le théâtre le 13 et 14 août 1850. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5491184s> Pour certains, il l'aurait acheté le théâtre pour mettre en avant Joséphine ; c'est l'avis du comédien des Variétés, Hugues Marie Bouffé (Mes souvenirs 1880 : « *La série de mes nouveaux chagrins commença par le départ de Nestor, qui nous quitta pour diriger le grand Opéra, après avoir vendu les Variétés à un M. Bans [sic], millionnaire anglais, n'entendant rien aux choses du théâtre et ne voulant être directeur que pour produire sur la scène Mlle Delorme, qu'il épousa plus tard. Cette demoiselle qui était élève de M. Morin professeur au Conservatoire, que M. Bauce nous donna pour administrateur.* »)

[14] Elle supplante dans le cœur de John Bowes une comédienne prénommée Ernestine.,

[15] *La Tribune dramatique : revue théâtrale, artistique, littéraire et des modes* de 1847 Ibid. (p 132)

[16] *La Tribune dramatique : revue théâtrale, artistique, littéraire et des modes* de 1847 Ibid. (p248) [17]

La Tribune dramatique : revue théâtrale, artistique, littéraire et des modes de septembre 1847 Concernant cette pièce le Journal des dames d'avril 1847 écrit : « *Le Gamin de Paris et la Filleule à Nicot font attendre patiemment les pièces nouvelles que l'on prépare. Delorme se fait applaudir dans son rôle d'aide-de-camp. Le son de voix et l'attitude de cette jeune personne rappellent un peu mademoiselle Augustine Brohan... C'est le plus bel éloge que nous puissions faire d'une comédienne.* »

[18] (p 68) ; *Le Daguerrotypage théâtral* du 24 juillet 1850 : « Variétés. — Mademoiselle DELORME est toujours fort gracieuse et pleine d'amabilité dans l'Alcôve d'un Garçon. » <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6375554p>

[19] *La Démocratie pacifique* du 20 septembre 1847 Retronews [20]Le Tam tam du 25 novembre 1847 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2379313g>

[21] *Le Tintamarre* du 25 juillet 1847 (p6) : « *Variétés. — Quelques journaux de théâtres vantent le talent de la dernière recrue, Mlle Delorme. Où diable ces messieurs l'ont-ils donc trouvé ? Réponse dans une quittance d'abonnement.* »

[21] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55963774>

[22] *Le Tintamarre* du 9 mars 1851 Retronews Celui du 2 décembre 1849 : « *Mlle O..., qui a quitté un Anglais, dont elle n'avait pas à se plaindre, pour un Prusse qui l'a abandonnée tout-à-coup, se plaignait dernièrement à Mlle Delorme des mauvais procédés du boyard. — Tu as eu tort de courir*

deux fièvres à la fois, répartit cette dernière”. Celui du 11 août 1850 : « Mlle Delorme prétend qu'il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses sereins » Celui du 1^{er} septembre 1850 : « Mlle Delorme écrivait hier à Perey qu'elle était décidée à partir pour la Colifourmie. – La même actrice s'écriait en lisant cette inscription sur la boutique d'un teinturier : “TEINTURE, NETTOVAGE, APPRÊT.” Que c'est donc bête de ne pas nettoyer avant de teindre — Mlle Marquet disait à sa camarade Esther qu'elle avait acheté six couverts Ruolz. Mlle Delorme disait (pie les siens n'avaient pas été achetés Ruolz, mais rue Montmartre. ». /« Pensées d'un. Emballeur — La manière dont Mlle Delorme des VARIÉTÉS, débite et chante le rôle de Pomponette, dans Pomponette et Pompadour, nous inspire tant de compassion, que nous croyons devoir vendre à son profit la première édition de ces pensées. »

[23] *Le Pays : journal des volontés de la France* du 25 novembre 1850 Retronews

[24] Si l'on se fie à la correspondance de John Bowes, il habitait à cette adresse dès la mi-décembre 1847 (première lettre date du 17 décembre 1847 [Archives du musée Bowes JB/4/6/1.]) Il y est absent de février à août 1848 (dernière lettre du 20 février, première du 8 août).

[25] *La Patrie* du 17 mars 1848 Retronews « Aux Variétés —, Bouffé, Déjazet dans la fille de l'Avare, et le Marquis de Lauzin, la 3^{ème} représentation de Madelein et Madelinette, vaudeville qui a obtenu un succès de fou-rire est très bien joué par Rébard, Perey, Mmes Jolivet, Delorme et Virginie »

[26] *Le Dimanche* du 9 avril 1848 Retronews concernant le bal annuel des artistes dramatiques : “*Quelques-unes des plus charmantes actrices de Paris manquaient à ce bal. La crise a fait fuir les plus légères qui déploraient amèrement le vide des salles de spectacle. Il en coûtait à leur amour-propre de jouer devant les banquettes ; mais ce qu'elles regrettaient surtout, c'était l'absence de quelques amateurs privilégiés. Les défections ont éclaté de toutes parts. La fermeture des Vaudevilles a fait partir Mlle Nathalie, qui est allée en Angleterre ; Mme Doche qui s'est réfugiée en Suisse ; Mlle Figeac, qui s'est retirée on ne sait où. Mlle Ozi a quitté le théâtre Montansier pour aller à Londres ; Mlle Duverger a pris le même chemin ; Mlle Scriwanek s'était embarquée aussi, mais un vent favorable nous l'a ramenée. Mlle Delorme des Variétés s'est pareillement inscrite sur la liste des émigrées.*”

[27] Carolin Chapman, *John & Joséphine Bowes, the création of the Bowes Museum*, The Bowes Museum, 2010

[28] *Le coureur des spectacles* du 18 mars 1848 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6113479d>

[29] *La Patrie* du 12 août 1848 Retronews : « *aux variétés le grand succès d'un Petit de la Mobile, ne retardera pas la rentrée de Mlle Delorme la piquante soubrette ; elle reparaitra ce soir dans Madeline et Madelinette, une reprise qui aura tout l'attrait d'une nouveauté. La pièce n'a été joué que deux fois et avec un grand succès par Rérad, Ch. Prey et Mlle Delorme.* »

Le Messenger des théâtres et des Arts du 17 août 1848 Retronews annonce « *Mlle Delorme de retour de son voyage à Londres, a effectué sa rentrée dans Madeline et Madelinette — on a revu avec grand plaisir cette charmante comédienne* »

[30] *Messenger des théâtres et des arts* du 7 septembre 1848 Retronews

[31] *Messenger des théâtres et des arts* du 26 octobre 1848 Retronews : « *Mlle Delorme ne soutient guère Mignonne, petit vaudeville de complexion délicate et qui aurait besoin d'un appui solide. On gâte Mlle Delorme aux Variétés ; on cherche trop à poser en grande comédienne cette jeune personne qui n'est encore qu'une gentille actrice. Les excès de la claque imposent à la critique le devoir d'être sévère.* »

[32] *La Presse* du 16 octobre 1848 Retronews

[33] Émile Abraham, *Les acteurs et les actrices de Paris – biographie complète*, Paris 1858 : « *Mais, à la suite de quelques discussions avec Mlle Delorme ; Mlle Lagier quitta les Variétés et s'en alla en Angleterre, où les ovations ne lui firent pas défaut au théâtre de Saint-James* ».

[34] Article du 8 octobre Retronews

[35] *La Presse* du 1^{er} janvier 1849 Retronews : « *Mlle Delorme, chargée du rôle de Minette, y fait une grande consommation de verve et de gaieté ; grâce à l'appui de son tient, cette petite pièce qui a parfaitement réussi, obtiendra un nombre honorable de représentations. Une longue et cruelle indisposition tint depuis trois semaines Mlle Déjazet éloignée de la scène ; nous apprenons avec plaisir*

que les derniers bulletins de santé deviennent de plus en plus rassurants ; encore quelques jours de convalescence, et la célèbre actrice fera sa rentrée par la reprise de Mlle de Choisy, la plus piquante et peut-être aussi la plus originale de toutes ses créations. »

Le Siècle du 29 janvier 1849 Retronews : « Mlle Delorme qui ne peut pas attraper un rôle convenable, qui a déjà eu une dizaine de pièces tuées sous elle (...) Mlle Delorme disons-nous, a pensé, qu'il fallait que cette brillante étoile du théâtre des panoramas disparût, et elle a voulu enlever à Mlle Déjazet des créations nouvelles, pour cette année. Pauvre Mlle Delorme ! qu'elle écoute donc, qu'elle ouvre les oreilles ! N'entend-elle pas déjà le tonnerre d'applaudissements qui accueillera la rentrée notre excellente et si admirable actrice ! »

[36]Le Messager des théâtres et des arts du 30 avril indique « Mademoiselle Delorme est malade. Les représentations des Beautés de la Cour sont interrompues ». Retronews

[37] Archives nationales, Minutes et répertoires du notaire Antoine Bournet-Verron, 22 mars 1834 – 9 juin 1869 (étude XI) MC/RE/XI/25, Vente, prorogation , délai de paiement de maison et dépendance, 45000f, Auteuil (Paris) rue Boileau, 42 (...) Intervenant 3 (Mme ou Mlle) Coffin Dite Chevallier, Benoite Joséphine . Domicile : Paris (Paris) Cite d'Antin, 7

[38] La Silhouette du 19 août 1849 Retronews [39] The New monthly magazine. n.s. v.88 (1850). “ Before leaving the Varietes, I gladly take the present opportunity of congratulating Mademoiselle Delorme; on her return to the stage. Actresses of her merit are not so plentiful with us that we can easily afford to lose even one out of the number, especially when that one, as is the case with the lady in question, not only promises great things, but – ecco la maraviglia – keeps her promise. Nor will Mademoiselle Delorme; I trust, be angry with me for expressing my decided conviction that, whatever her own private political opinions may be, she is, au theatre, unquestionably “du parti progressif.” <https://archive.org/>

[40]Le Constitutionnel du 3 décembre 1850 Retronews : “Mlle Delorme, petite actrice dans sa fleur, du théâtre des Variétés, fait tout ce qu'elle peut pour paraître l'âge de Mlle Déjazet, pour avoir et sa voix ; et sa taille, et sa jambe, et l'impérissable jeunesse qui étonne la nature. Ne pouvant imiter tout à fait le talent, Mlle Delorme imite les costumes ; elle joue les travestis, et se persuade que la maigreur est un charme particulier qui destine les demoiselles à l'emploi qu'elle a pris. On lui fait “des rôles, et on les rend avec un zèle au-dessus de tout éloge. Quelques flatteurs lui disent qu'elle les enlève ; je lui conseille de ne pas les écouter, dans l'intérêt de son avenir. D'abord — les enlèvements sont devenus très rares au théâtre et à la ville. N'est — pas enlevé qui veut, les pièces moins encore que les filles. Cette fois, Mlle Delorme a consenti à reprendre les avantages de son sexe, et à nous montrer deux robes dans un seul acte. Je félicite la couturière d'avoir retrouvé une cliente que le tailleur lui enlève si souvent ([...])”

[41]Le Siècle du 10 septembre 1849 Retronews

[42]La Sylphide du 30 décembre 1850 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61277529> Déjà la Sylphide du 30 août 1850 avait indiqué ceci : « Mais de quoi s'étonnerait-on en matière de théâtre. En voici un qui peut, d'un jour à l'autre, tomber entre les mains du premier mitron venu, pourvu que ce mitron ait de l'argent, — c'est le théâtre des Variétés. Il paraît qu'en vertu d'une transaction avec l'État et qui remonte à 1807, le privilège est inhérent à l'immeuble et peut se transmettre, sans l'agrément du ministre. La direction de ce théâtre peut donc être vendue et achetée librement, comme un fond de ferblantier ou un établissement de bouillon. C'est mademoiselle Delorme, actrice du lieu, qui l'a acheté avec les économies d'un riche anglais. — Nous n'avons pas de raisons pour croire que mademoiselle Delorme sera moins bon directeur que M. Thibaudeau, mais, mademoiselle Delorme est femme, et femme de théâtre, partant capricieuse au superlatif ; or, demain le sceptre de directeur venant à lui peser, elle pourra le vendre à son boucher ou à sa marchande de corsets... Mais, que voulez-vous quand il y a transaction avec l'État » <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61277381> ;

la Mode du 6 juillet 1850 : « *Le théâtre des Variétés appartient désormais, corps et âme, à Mlle Delorme, mais M. Thibaudeau conserve toujours la direction, ce dont nous faisons nos sincères complimens à la nouvelle propriétaire. (...)* »

[43] *Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivants Salon des artistes français*. Impr. Ve Herissant Paris 1850. <https://babel.hathitrust.org/>

[44] Les Archives du musée Bowes détiennent de nombreuses factures concernant Madame Delorme au théâtre des Variétés, la dernière semble être le paiement de frais de bouche de l'actrice datée de décembre 1851, frais de bouche allant de la période du 2 octobre 1850 au 15 août 1851 pour un montant de 84 francs 80 (JB/3/3/3/155)

[45] *Tintamarre* du 7 juillet 1850 ; le même journal du 2 mars 1851 : « *Jeudi dernier, on discutait dans un salon du noble faubourg sur le mérite des divers corps constitués dont se compose la société actuelle. Qui plaçait en première ligue le corps militaire, qui le corps scientifique, qui le corps clérical, etc. — Pour moi, fit un des assistants, je soutiens que le corps le plus respectable, c'est le corps de Mlle Delorme. L'on rit ; mais l'on flanqua ce monsieur à la porte en prétendant que ce devait être un rédacteur du Tintamarre. Nous protestons contre une pareille supposition.* »

[46] *Tintamarre* du 28 septembre 1851 Retronews

[47] Le 3 février 1851, il paie à Anne-Théodore Crétu un acompte de 4 500 francs pour l'achat du théâtre (Archives nationale [: MC/ET/XI/1120], acte du 3 février 1851 « *Acompte de 45000 francs par John Bowes pour le paiement à Anne-Théodore Cretu du Théâtre des Variétés, 5 boulevard Montmartre.* »)

[48] Archives nationale Minutes et répertoires du notaire Antoine Bournet-Verron, 22 mars 1834 – 9 juin 1869 (étude XI) — Montmartre (boulevard) ; Bowes, John ; Crétu, Anne-Théodore cote : MC/ET/XI/1121 du 24 mai 1851. Bail du Théâtre des Variétés par John Bowes et Anne-Théodore Crétu, à Marie-Aimé Carpié. Prime 50000f, loyer 100000f, bénéfice (huitième).

[49] Théâtres secondaires de Paris (F/21/1125-F/21/1154) Théâtre des Variétés. (F/21/1133) 1854, 1854-1855 Direction provisoire Bowes.

[50] Le *Nouvelliste* : quotidien politique, littéraire, industriel et commercial du 31 mars 1854 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63436127> Carpié avait souffert aussi d'un comptable véreux journal des débats politiques et judiciaires du 20 avril 1858 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k451594f> (vue2)

[51] *L'abeille Impérial* du 30 août 1854 (p 142) : « *VARIÉTÉS. — L'avalanche des œuvres nouvelles continue sa course au théâtre de M. Bowes, aussi que de chutes, bon Dieu ! malgré les applaudissements tant soit peu romains du parterre. On dit que les chevaliers du lustre chargés des succès de cette salle sont tombés depuis quelque temps malades, par suite, de l'exercice trop fréquent qu'ils ont donné à ce qu'ils appellent poétiquement leurs battoirs. Qui ne se figure l'embarras des directeurs à cette nouvelle ? Tout théâtre sans claqué est un coursier sans guide, l'un, seul, erre au hasard ; et l'autre, seul, est vide.* » <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62808880>

[52] *Le Ménestrel* du 13 juin 1858 Retronews « *M. Chabrier vient d'acquérir moyennant 1,000,000 fr. le théâtre des Variétés appartenant à M. Bowes. L'acte de vente a été reçu par Me Beaufeu, notaire à Paris. M Chabrier est, depuis fort longtemps propriétaire de l'Ambigu-Comique. On sait que M. Bowes, riche capitaliste anglais a épousé il y a quelques années, Mlle Delorme, actrice du théâtre des Variétés.* »

[53] *L'Univers musical* du 16 juin 1858 (p87) : « *l'acte de vente passé entre MM. Bowes et Chabrier vient d'être signé. Aux termes de cet acte, M. Chabrier est désormais propriétaire du théâtre des Variétés moyennant 400,000 francs, payés à M. Bowes. M. Chabrier est, on le sait, depuis longtemps propriétaire du théâtre de l'Ambigu Comique. Est-ce qu'il viserait par hasard au monopole des immeubles dramatiques ?* » <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k69695j>

[54] *Le Monde dramatique : revue théâtrale, artistique et littéraire* Ibid : « *M. Chabrier vient d'acquérir, moyennant 1 million, le théâtre des Variétés appartenant à M. Bowes. L'acte de vente a été reçu par Me Beaufeu, notaire à Paris. M. Chabrier est depuis fort longtemps propriétaire de l'Ambigu Comique. On sait que M Bowes, riche capitaliste anglais, a épousé, il y a quelques années, Mlle Delorme, actrice du théâtre des Variétés.* »

Le Pays : journal des volontés de la France du 18 juillet 1858 « Après avoir été souvent revendu, Lucienne appartient aujourd'hui à M. Bowes, riche Anglais, amateur passionné de l'art dramatique. M Bowes avait acheté, il y a une dizaine d'années le théâtre des Variétés, et il épousa peu de temps après une des plus charmantes actrices de ce théâtre, Mlle Delorme. Il y a quelques jours, M Bowes a vendu les Variétés, au prix d'un million, à M. Chabrier, qui est déjà propriétaire de l'Ambigu-Comique. »
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4654996v>

[55] *Le Moniteur de la Martinique : journal officiel de la colonie*
25 mai 1855 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5103479x>

[56] Auguste Villemot, P.-J. Stahl, *Chroniques parisiennes du 16 juillet 1856 la vie à Paris : chroniques du Figaro. Précédées d'une Étude sur l'esprit en France à notre époque. Série 1 : « M. Bowes, le directeur propriétaire des Variétés, est en appel devant la cour impériale pour faire réformer le jugement de première instance qui le constitue responsable de la gestion du théâtre, quelque soit l'administrateur délégué par lui. Il y a des gens qui s'imaginent que M. Bowes est ruiné du coup. — Rassurons-les. — M. Bowes, l'un des propriétaires des mines de Newcastle, en Angleterre, a quelque chose comme cinq cent mille francs de revenu. Le théâtre des Variétés n'est entre ses mains qu'une manie un peu dispendieuse, comme les chevaux ou le jeu pour d'autres — et même, comme M. Bowes cumule, vous allez voir qu'il n'est pas si malheureux. — M. Bowes possédait, il y a trois ans, un cheval très célèbre dans les courses d'Angleterre, sous le nom de Western-Australian. — Cet ingénieux quadrupède a gagné aux courses d'Epsom un million en 1852, — et six cent mille francs en 1853. — Au commencement de cette année, M. Bowes a vendu Australian, moyennant 425,000 francs, en se réservant 15,000 fr. sur chacun des paris gagnés par ce cheval, — et déjà, pour la campagne de 1854, M. Bowes en est à 30,000 fr. de bénéfices. Vous voyez que cet insulaire peut continuer à payer les appointements de M. Charrier (en fait Chabrier), et même à embellir le château de madame Dubarry, à Luciennes, où il a déjà dépensé 400,000 fr. Reste pour le théâtre des Variétés l'intérêt du théâtre, des auteurs et des artistes (remarquez que je ne dis pas l'intérêt de l'art, comme on le dit trop souvent, l'art n'ayant rien à voir en pareille affaire). — Il nous paraît que, dans l'intérêt même de ses plaisirs, et pour passer de temps en temps une soirée agréable dans sa loge tendue en salin rose, M. Bowes devait prendre un parti ; — le provisoire peut que le ruiner (relativement), sans lui procurer de bien vives jouissances. »*

[57] Archives du musée Bowes, factures (JB/3/3/3/14a) de 1851 provenant de Paris : « (successors to Haudebout), sewage removal, 18 Boulevard St Denis, for 3 months' subscription for sewage services for Madame Delorme, Cité d'Antin, at 8 francs, with advertisement/Nov 1851, totalling 2.05 francs and for tongs, knives etc, dated 14 Nov 1851, totalling 7.80 francs JB/3/3/3/142h Bill from [Dubois], Paris, for [bread] for Madame Delorme, dated 15 Nov 1851, totalling 12.55 francs JB/3/3/3/142i Bill from F. Vidalenc, coal merchant, 60 bis Rue de Provence, Paris, for fuel for Madame, dated 16 Nov 1851, totalling 11.55 francs JB/3/3/3/142j Bill from [Dubois], Paris, for [bread] for Madame Delorme, dated 22 Nov 1851, totalling 8.22 francs On back of JB/3/3/3/142c in John's handwriting: Bills for the household Paid 24 Nov 1851"

[58] Archives de Paris 8^e bureau -2 e arrondissement ancien — lettre C, juillet 1846 — août 1858 — DQ8 1901. Ses enfants héritent de 500 francs en valeurs mobilières Archives de Paris, actes de décès/25/08/1852 5Mi1 1441. *Le Siècle* du 30 août 1852 indique son décès.

[59] Ils signèrent un contrat de mariage à Paris en 1852. Archives du musée Bowes: 'Strathmore v. Vane (Western & Co) Reference TBM/2/2/1Date1885-1905S Papers relating to Strathmore v. Vane prepared for Western & Sons including translations of marriage contracts with Josephine (1852)'

[60] Lors d'un dîner organisé et relaté dans les colonnes de *la Liberté* du 21 janvier 1869 Retronews (...) « Une riche étrangère, Mme Bowes, ruisselante de diamants. Etc..»

[61] Archives du musée Bowes "Purchase of property in Louveciennes Reference JB/4/1852 letters between Monsieur Héloïse and John Bowes concerning the purchase of the chateau du Barry at Louveciennes Mar-Apr 1852 including copy extract relating to sale of the chateau in 1795 [Formerly

Box 32/2 Folder 7; Box 32/2 Folder 2 item 4]"

[62] Duncan Leatherdale, *Josephine Bowes: The forgotten 'pioneer of the art world*, BBC news du 27 mai 2017 <https://www.bbc.com/news/uk-england-tees-39354571>

[63] John Rogister (Université de Durham), *Madame de Staël deux lettres inédites publiées*, Cahiers staëliens, Société des études staëliennes 1981 (pp123-128).

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9766783q> John Lough, Un recueil inconnu de manuscrits clandestins, Société française d'étude du XVIIIe siècle ° 22, 1990. Voyager, explorer . pp. 423-431. DOI : <https://doi.org/10.3406/dhs.1990.1774>

[64] *La Revue critique* de décembre 1868 — janvier 1869 : « *les salons de Madame Bowes sont comptés parmi les plus brillants de Paris* ».

[65] *La Liberté* du 5 avril 1866 Retronews : « *Demain jeudi, 5 avril, bal chez M. et Mme Bowes* » . *La presse musicale* du 5 mars 1868 Retronews: « *Mme Bowes annonce un bal pour le 19 mars dans un magnifique hôtel de la rue de Berlin* » *Le Petit Figaro* du 3 avril 1869 Retronews : « *Fête somptueuse, hier jeudi, chez M. et madame Bowes, rue de Berlin. Nous avons remarqué madame de Beleyme, M. et madame d'Yvon, la générale marquise de Vernon et sa charmante fille qui portait, avec la plus exquise distinction, une simple robe de mousseline des ; Madame Arthur de Capel Crowe, M., madame et mesdemoiselles de Tapia. M et madame Piétri, le comte et la comtesse de Noirjean ; MM. Ch Delpouille, le comte Bessas de la Mégie, le général baron de Kgnyff, la vicomte G. de potier, la Jousse de la Girandais, E. de Saint-Alary, etc. Après un fort bon souper, on a cotillonné jusqu'au matin* ».

[66] Comte Arthur de Grandeffe, *Paris sous Napoléon III. Mémoires d'un homme du monde de 1857 à 1870 par le Paris 1879* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5436685t>

[67] Verter Casali, I tempi di Palamede Malpeli, *la Repubblica di San Marino nell'età della Destra Storica* , 1994 <http://verter.altervista.org/palamede.html>: « (...) il 31 agosto 1868 il titolo di contessa di Montalbo alla signora Giuseppina Benoit Coffin Chevalier (...)» Archives du Musée Bowes <https://bowes.adlibhosting.com/Details/archive/110000070> titre de Montalbo (JB/8/6/1-2) dessin (en couleur) des armoiries de Montalbo (JB/8/6/1 John Bowes a probablement payé pour le titre, mais, dans une lettre à Henry Vane en 1879, il alléguait que Joséphine avait eu le titre depuis qu'elle était enfant (voir C. Hardy, 'John Bowes and The Bowes Museum', pp. 155-156). m

[68] [Collections du château de Versailles](#) : « *Demandé à Gros par ses confrères à l'issue du Salon de 1808, la peinture fut abandonnée et resta dans son atelier ; vente posthume du baron Gros, 1835, n° 1 ; don de Mme Joséphine Bowes à Napoléon III qui envoie la toile au Louvre, 18 mai 1868 ; dépôt à Versailles, 24 janvier 1869 ; toile jamais exposée au musée, roulée au magasin (?) de la Comédie et non inventoriée ; déroulée et reconnue en avril 1905 ; placée salle 171 à l'Attique Chimay en février 1906, lors de la réorganisation des galeries de l'Empire.* »

[69] Son passeport datant de 1848 conservé dans les archives du musée Bowes (cote JB/8/4/2) indique qu'elle est née à Saint-Dizier (Haute-Marne, et quelle demeure au 8 rue Cadet. Il est signé « *Coffin Chevallier* ». Âgée de 53 ans elle est décrite mesurant 1 m 60 cm ; cheveux châtons ; milieu du front ; sourcils châtons ; yeux bleus ; nez grand ; bouche moyenne ; menton rond ; visage ovale ;

[70] Lettre de M. Dent d du 24 juillet 1866 adressée à M. Bowes habitant 7 Rue de Berlin (Archives du Musée Bowes cote JB/2/1/35/29) où il est sujet de la santé de Madame Chevallier et du choléra ; lettre de la même personne datant du 7 août 1848 sur le décès de Madame Chevallier et de sa succession. Facture à M. Bowes de Simoneau Frères, successeur de Robichon, entrepreneur de pompes funèbres, 17 Avenue du Cimetière, Paris, datée du 1^{er} janvier 1868. Concernant des charges annuelle pour l'entretien de la tombe de Chevalier-Coffin (15 fr). L'emplacement dans le cimetière Montmartre est indiqué : 30^e division 7^e ligne 40^e tombe. (JB/3/3/16/1)

[71] Le musée Bowes possède une œuvre de ce peintre et un portrait de (« *Karl Josef Kuwasseg, ; Mrs. Bowes' Drawing Maste* ») d'Adolphe Félix Cal [72] *Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivants Salon des artistes français*. Impr. Ve

Herissant (Paris) 1867

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k49757v> : « BOWES (M^e JOSÉPHINE), née à Paris. Rue de Berlin, 7. 139 Lisière d'une forêt. »

[73] *La Semaine des familles : revue universelle illustrée* du 22 juin 1867 Vol. 9, Google book (p607)

[74] *Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivants*, Salon des artistes français, 1868 : « BOWES (M^{lle} Joséphine), née à Paris. Rue de Berlin, 7. - 330 Souvenir de Normandie ; soleil couchant »

[75] *Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivants Salon des artistes français. 1869* : « BOWES (M^{me} Joséphine), née à Paris Rue de Berlin, 7. 312 en Savoie ; paysage. » Critique élogieuse dans *The Athenaeum* du 12 juin 1869 : (n° 2174 p 866) « The same remark applies to two brilliant pictures – 'The Calm ' and ' The Breeze ' – by Jules Masure. And other landscape commands a few words. It is (...) Madame Josephine Bowes; –a great lady of the Paris world, whose power in and passion for Art are universally known. Her Savoy scene of this year, with its breadth of colour and depth of atmosphere, tempts the spectator to exclaim – Lady nursed in pomp and pleasure Where learnt ye that heroic measure? ... for there is deep feeling as well as patient labour in the scene' »

[76] *Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivants*, Salon des artistes français, 1870 « BOWES (M^o » Joséphine), née à Paris. Rue de Berlin, 7. 361 Marée montante, près Boulogne-sur-Mer. »

[77] *Moniteur des arts* du 17 juin 1869 Retronew

[78] Archives du Musée Bowes 'Bills from suppliers and contractors for Cernay Reference JB/4/6/3 2Date 1866–1869 Scope and Content Bills from suppliers and contractors for work done at Cernay, checked and signed by Pellechet, paid in 1866 and 1869'

[79] David Darbyshire, *The Thoroughbred and the Swan: Aristocracy and progress towards wives' equality with their husbands in the midnineteenth century.*

<https://open.conted.ox.ac.uk/sites/open.conted.ox.ac.uk/files/resources/Create%20Document/The%20Th>

[80] La cérémonie devait avoir lieu le mardi 16 novembre mais fut reportée le 27 novembre 1869, car Joséphine s'était gravement foulée le pied.

<https://thebowesmuseum.wordpress.com/2019/11/27/exciting-times-150-years-ago/>

[81] Ministère de la culture [2. Milieu artistique Les mécènes, collectionneurs et galeristes — Les créatrices de musées](#)

[82] François Le Tacon, Émile Gallé : maître de l'art nouveau, Nuée bleue, 2004. (p 148) Lettre d'Émile Gallé à Joséphine Bowes le 18 septembre 1871 : « En ma qualité de botaniste enragé, je ne chasse que les plantes. C'est la passion qui dispute ma vie à celle, peut-être moins heureuse, de la céramique : quand je cueille une fleur, je cueille un modèle et une idée. Quand je modèle un projet nouveau, c'est que je rêve bien sûr à quelque fleur inconnue. Il m'arrive parfois en tournant les pages de mon herbier dans les soirées d'hiver, de n'y voir que des vases, et peut-être qu'un jour en visitant vos belles faïences, à Darlington, il m'arrivera de les prendre pur une collection de fleurs merveilleuses »

[83] Archives du musée Bowes, Correspondance (JB/2) 'The correspondence has been catalogued in its last arrangement. There are letters written to both John and Joséphine by servants and friends in Paris during the siege of Paris and the Commune during the Franco-Prussian War 1870–1871. John and Joséphine Bowes were in England at that time.'

[84] Archives du musée Bowes, Temporary Gallery at Rue Blomet, Paris (ReferenceJB/6/1J). John Bowes achète un terrain rue Blomet dans le quartier de Vaugirard à Paris en 1863. Il emploie l'architecte M. Pellechet père pour concevoir et superviser la construction d'un bâtiment devant inclure une galerie de photos, un atelier et un logement pour les conservateurs. Le bâtiment du 29 rue Blomet est achevé sous M. Pellechet fils à la fin de 1864. Benjamin Gogué, en tant que conservateur, habite la galerie temporaire. Pendant le siège de Paris un obus éclate dans le jardin mais ne fait aucun dommage. En 1880, les peintures de la galerie temporaire cataloguées ont été envoyées en Angleterre ou chez Mlle Basset pour expédition. La propriété a été vendue peu de temps après.

Véronique Gérard Powell, *Le retour des musées — un musée français sur les bords de la Tees*. Revue des Deux Mondes juin 2006 (p 154) <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/wp-content/uploads/2016/11/0c2423163f4de00223a7737ab1d10625.pdf>

[85] James V Wilkinson, *John et Joséphine Benoit Bowes and France of 1870-71*, Durham University Journal, décembre 1958. Lettre de John Bowes à son ami Richard Bowser du 1 mars 1874,(p 49) ,

[86]Archives du musée Bowes, lettre d'Émile Gallé à John Bowes du 7 April 1874, cité par Carolin Chapman, *John & Joséphine Bowes, the création of the Bowes Museum*, The Bowes Museum, 2010 (p. 128). <https://www.artandthecountryhouse.com/essays/essays-index/womens-collecting-and-display-strategies-in-the-british-country-house>https://fr.wikipedia.org/wiki/Bowes_Museum

[87]Lindsay Hannah Macnaughton Durham University , *Beyond the Bowes Museum: The Social and Material Worlds of Alphonsine Bowes de Saint-Amand, 19: Interdisciplinary Studies in the Long Nineteenth Century*. 2020 – 31 –. doi: <https://doi.org/10.16995/ntn.3348> :

[88] Véronique Gérard Powel, *Le retour des musées — un musée français sur les bords de la Tees*. Op.cit. Touchatout, mémoires d'un préfet de police, 1885 Chapitre IX M. Gambetta sur une fausse piste les tableaux de M. Bowes (pp 30-33) <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k83969s>

[89] Lindsay Hannah Macnaughton ,Durham University , *Beyond the Bowes Museum: The Social and Material Worlds of Alphonsine Bowes de Saint-Amand, 19: Interdisciplinary Studies in the Long Nineteenth Century*. 2020 – 31 –. doi: <https://doi.org/10.16995/ntn.3348>: 'The comtesse married John Bowes in 1877, once her divorce had been finalized in Switzerland, having already enjoyed his protection for several years. John initiated divorce proceedings against her in London in 1884, citing infidelity, but the case was settled out-of-court, and Alphonsine inherited the contents of 7 rue de Berlin when John died in 1885, under the terms of their marriage contract.'

[90] [findagrave.com](https://www.findagrave.com)

Categorie

1. Art
2. Empire
3. XIXe Siècle

Tags

1. Bowes
2. Coffin
3. Coffin Chevallier
4. Josephine Bowes
5. Londres
6. Mademoiselle Delorme
7. Montalbo
8. Napoléon
9. Théâtre

date créée

31/03/2022

Auteur

christelle-augris